



HAL
open science

Le programme sociopragmatique des grammaires de constructions, bilan et perspectives.

Guillaume Desagulier

► **To cite this version:**

Guillaume Desagulier. Le programme sociopragmatique des grammaires de constructions, bilan et perspectives.. *Intellectica - La revue de l'Association pour la Recherche sur les sciences de la Cognition (ARCo)*, 2011, 56 (99-123). halshs-00627694

HAL Id: halshs-00627694

<https://shs.hal.science/halshs-00627694v1>

Submitted on 9 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le programme socio-pragmatique des grammaires de constructions : bilan et perspectives

Guillaume Desagulier
UMR 7114 – MoDyCo (Paris Ouest Nanterre La Défense – CNRS)

Résumé

En vertu d'un postulat hérité de la linguistique cognitive, les grammaires de constructions n'opèrent pas de distinction de principe entre sémantique et pragmatique. En théorie, cette non-séparation est justifiée. En effet, dans les grammaires de constructions, le sens ne dérive pas de principes abstraits et n'a pas vraiment de pertinence lorsqu'il est appréhendé hors-contexte. Il s'inscrit en fait dans un réseau de représentations culturellement situées et structurées par l'expérience. La sémantique constructionnelle est en cela très proche de la pragmatique traditionnelle. Mais dans les faits, la non-distinction entre sémantique et pragmatique s'est faite au détriment de la seconde. En regard du sens, l'information pragmatique a ceci de plus qu'elle est en prise avec des facteurs contextuels, liés notamment à l'interaction des locuteurs au sein de communautés de pratiques. Trop rapidement recouverte par des considérations sémantiques, la pragmatique dépasse du cadre finalement trop étroit que les grammaires de constructions lui ont trop rapidement assigné.

Mots-clés

grammaires de constructions, interaction, linguistique cognitive, pragmatique, socio-pragmatique

Summary

(title: Sociopragmatics and the Construction-Grammar agenda.)

Under the influence of cognitive linguistics, construction grammars make no principled distinction between semantics and pragmatics. Most construction grammars, claim that meaning does not derive from abstract principles and cannot be apprehended outside a specific context. In fact, meaning is part of a network of representations that are both culturally situated and structured by experience. Construction-grammar semantics is thus very close to traditional pragmatics. Even if linguists who work in construction grammars have good reasons to reject the semantics/pragmatics distinction, they have done so at the expense of pragmatics. This is problematic because pragmatics has a lot to offer when it comes to explaining the use of constructions in terms of context, interaction, and communities of practice. Most construction grammars are only too willing to explain sociopragmatic phenomena by means of semantics, with the result that key constructional features are lost. This may be because in many construction-grammar architectures, the pragmatic level is too narrow.

Key words

cognitive linguistics, construction grammars, interaction, pragmatics, socio-pragmatics

1. Introduction

La pertinence de la projection de rôles sémantiques sur les constituants syntaxiques de la phrase est mise en avant dès la fin des années 60 (Fillmore, 1968). Au cours de la décennie suivante, Lakoff (1977) postule que la grammaire est un inventaire structuré de schémas complexes (tels que l'inversion sujet-auxiliaire, le passif, etc.) dont le sens global ne se déduit pas entièrement à partir du sens des parties en vertu d'un principe de non compositionnalité. Toutefois, il faut attendre la fin des années 80 pour que la construction, entendue au sens de couplage forme/sens, occupe une place centrale dans le paradigme de la linguistique cognitive. En effet, c'est grâce aux travaux de Lakoff sur les constructions en *there* (1987, chapitre 3), la description par Langacker des unités symboliques complexes stockées en tant que telles dans la grammaire mentale des locuteurs (Langacker, 1987, chap. 11) et surtout l'article de Fillmore, Kay et O'Connor (1988) que l'approche constructionnelle se pose en véritable méthode. En réaction contre la distinction « règle/liste » postulée par les modèles génératifs traditionnels, Fillmore et al. objectent que certaines unités linguistiques – en particulier les constructions idiomatiques – sont dotées de propriétés lexicales et idiosyncrasiques tout en demeurant

analysables par des règles générales. Fillmore et al. partent du postulat suivant : si leur modèle parvient à rendre compte des unités linguistiques irrégulières/idiosyncrasiques, alors il sera en mesure de rendre compte également des règles productives.

Les différentes approches des grammaires de constructions s'accordent pour reconnaître que les unités primitives comprennent une composante pragmatique. Ce point est particulièrement mis en avant dans l'article de Fillmore et Kay (1999) sur la construction *What's X doing Y*. Mais depuis, peu de travaux sur les constructions ont tenté d'exploiter cet aspect de manière systématique et approfondie, privilégiant soit les études sur corpus soit des approches formelles de l'unité constructionnelle¹. Même si ces contributions se réclament d'une approche centrée sur l'usage (l'un des piliers théoriques de la linguistique cognitive), elles se distancient implicitement du programme « canonique » de la linguistique cognitive (Lakoff, 1987, Langacker, 1987, 1991).

Dans cet article, nous souhaitons montrer qu'il est possible de raccrocher le paradigme des grammaires de constructions au débat cognitiviste sur le statut représentationnel et/ou procédural de l'unité linguistique en théorisant la nature socio-pragmatique des constructions. Pour ce faire, nous comptons nous inspirer de Croft (2009, p. 395) lorsqu'il écrit: "In order to be successful, cognitive linguistics must go 'outside the head' and incorporate a social-interactional perspective on the nature of language." Il apparaîtra que les grammaires de constructions, de par leur contribution au projet global de la linguistique cognitive, sont un outil pertinent dans l'analyse de la variation et du changement linguistiques en liaison avec l'interaction discursive. Des considérations critiques sur des études de cas en anglais viendront en dernier lieu étayer notre démonstration.

1. Mise au point théorique et terminologique

Nous n'avons pas la place de proposer ici une épistémologie exhaustive des grammaires de constructions, projet qui à lui seul mériterait un ouvrage conséquent². Toutefois, un rappel théorique s'impose en préambule, car il semble bien que la composante pragmatique des constructions, très présente dans les premiers travaux, ait été perdue de vue suite à la scission du paradigme en différents courants.

1.1. Point de départ

A l'image de certains termes très usités en linguistique tels que « structure » ou « fonction », qui ne sont l'apanage ni du structuralisme ni du fonctionnalisme, le concept de « construction » est très fréquemment employé dans l'analyse syntaxique générale. En dehors des grammaires de constructions, il s'applique indifféremment à des séquences phrastiques diverses, et est souvent utilisé en distribution parallèle avec « structure » (dans les grammaires traditionnelles, il est fréquent de rencontrer conjointement « structure/construction comparative », « structure/construction focalisante », ou « structure/construction à montée du sujet »). Plus déroutant encore, le terme de construction s'applique avec la même fréquence pour qualifier des phénomènes sémantiques dynamiques dans des disciplines variées. La liste est longue, mais citons à titre d'exemples la « co-construction du sens » avec un aphasique en analyse conversationnelle chez Goodwin (1995), la « construction dynamique du sens » en sémantique cognitive chez Victorri et Fuchs (1996), la « construction sociale du sens » en intelligence artificielle chez Kaplan (2002), la « construction du sens » dans les travaux de psychologie cognitive d'inspiration vygotkienne, etc. On peut aisément comprendre que cette plurifonctionnalité vertigineuse inspire une certaine méfiance tant les sens que recouvre le concept de « construction » ne se recoupent pas d'une discipline à l'autre.

Les principaux courants qui composent les grammaires de constructions s'accordent sur une définition minimale de la construction, à savoir un assemblage symbolique de forme et de sens³. La « forme » se répartit sur plusieurs strates (phonologique, morphologique, lexicale et syntaxique). Ce qui constitue le « sens » d'une construction ne se limite pas à des caractéristiques sémantiques, mais englobe également des propriétés pragmatiques et discursives. Cela permet, en théorie, de considérer

¹ Cf. Michaelis et Lambrecht (1996) sur l'extraposition nominale ou plus récemment Goldberg et Jackendoff (2004) sur les résultatives.

² Pour une présentation synthétique en français, nous renvoyons le lecteur à Legallois et François (2006), et plus spécifiquement à Legallois et Gréa (2006, pp. 5-27).

³ Pour une présentation critique de l'hypothèse symboliste des grammaires de constructions, nous renvoyons à Desagulier (2007, pp. 104-108).

comme pertinentes pour l'analyse linguistique des constructions reposant sur l'interaction entre un locuteur et un allocutaire et en particulier sur un jeu discursif (par exemple l'ironie, l'ajustement intersubjectif, l'emphase). Quelles que soient les formes que prend ce jeu, il tire sa légitimité et sa pertinence des coordonnées locales de l'interaction en face-à-face. Comme nous allons le voir dans la suite de cet article, c'est un aspect des constructions qui a été laissé de côté au profit d'études de cas plus générales.

1.2. Les variations Goldberg

D'un côté, un accord se dégage quand à l'hypothèse de départ : la compétence grammaticale est un inventaire structuré d'assemblages symboliques de forme et de sens sur lesquelles il faut fonder l'analyse linguistique. De l'autre, la question de savoir ce qui peut légitimement prétendre au statut de construction diffère quelque peu en fonction des courants, de même que le degré de formalisme de l'appareil théorique qui sous-tend l'analyse constructionnelle.

Goldberg (2006, p. 213-214) propose une typologie des différentes approches constructionnelles⁴. Elle distingue quatre courants : *Unification Construction Grammar* (Fillmore et al., 1988 ; Kay et Fillmore, 1999), *Cognitive Grammar* (Langacker, 1987), *Radical Construction Grammar* (Croft, 2001) et *Cognitive Construction Grammar* (Lakoff, 1987 ; Goldberg, 1995). C'est à la Grammaire Cognitive de Langacker que l'on doit d'avoir le plus clairement amené à penser la grammaire en tant qu'inventaire structuré d'unités symboliques⁵ (1987, p. 57). Les constructions quant à elles sont le produit complexe de la combinaison de ces unités (1987, p. 82). Adele Goldberg, qui se réclame de la Grammaire de Constructions Cognitive rejoint l'idée que la grammaire est un inventaire mentalement structuré, qu'elle nomme en anglais *constructicon*, contraction de [*construct*]ion et de lex[*icon*]⁶. Ainsi formulé, cet inventaire repose sur le continuum entre lexique et unités linguistiques plus abstraites. En somme, la Grammaire de Constructions Cognitive se veut uniforme et exhaustive dans sa conceptualisation de la grammaire. Goldberg le formule ainsi « it's constructions all the way down » (Goldberg, 2006, p. 18). Peuvent ainsi prétendre au statut de constructions des parties du discours aussi variées que des lexèmes (*intégrer*), des morphèmes liés (*désintégrer*), des interjections (*oh !*), des séquences syntaxiques partiellement instanciées (V_{INF} *plus pour* V_{INF} *plus* ; ex. « travailler plus pour gagner plus »), voire des schémas syntaxiques abstraits (ex. la construction passive) (Goldberg 2003, p. 220 ; 2009, p. 94). La Grammaire de Constructions Radicale de Croft (2001) est un cas à part. Il s'agit d'une entreprise typologique de remise en cause de la prétendue universalité des catégories grammaticales traditionnelles. Croft part du principe que les outils typologiques traditionnels tels que les classes de mots (nom, verbe, etc.), les schémas syntaxiques (la transitivité, l'intransitivité, etc.) et les fonctions (sujet, complément, etc.) ne s'exportent pas aisément d'une famille de langues à une autre. L'unité de base sur laquelle repose la Grammaire de Constructions Radicale n'est donc plus de nature syntaxique mais constructionnelle. Dans ce cadre théorique, la construction est la seule unité minimale fiable pour ce qui est de décrire la diversité empirique des

⁴ Elle n'est d'ailleurs pas la seule à proposer une typologie. Voir également Croft et Cruse (2004, p. 257-290). Il faut noter que Goldberg laisse de côté des courants se réclamant des grammaires de constructions dans leurs principes, mais s'en distanciant dans leurs applications, notamment la Grammaire de Constructions Fluide (Steels et De Beule, 2006) et la Grammaire de Constructions Incarnée (Bergen et Chang, 2005).

⁵ Chez Langacker, « unité symbolique » et « structure symbolique » sont synonymes.

⁶ Le terme « constructicon » s'emploie également dans le cadre du projet FrameNet (<http://framenet.icsi.berkeley.edu>). Il n'a toutefois pas du tout le même sens que chez Goldberg. Le projet FrameNet a été mis en place au début des années 2000 à l'initiative de Charles Fillmore au sein de l'International Computer Science Institute, à l'université de Californie, Berkeley. C'est une base de données en ligne qui regroupe environ 11600 unités lexicales de l'anglais. L'objectif est de documenter l'éventail des possibilités combinatoires du lexique d'un point de vue sémantique et syntaxique. Le sens des mots est vérifié en corpus et annoté informatiquement sur le modèle des catégories de la Sémantique des Cadres de Fillmore (Fillmore, 1982 ; Fillmore et Atkins, 1992). L'équipe « Beyond the Core » (BTC) s'est greffée à celle de FrameNet en 2008. Plutôt que de s'attacher à répertorier les unités lexicales, les membres de l'équipe BTC ont extrait des constructions syntaxiques anglaises récurrentes à partir de corpus, puis les ont annotées à l'aide d'étiquettes sémantiques et syntaxiques. Ces constructions constituent un inventaire qui porte le nom de « constructicon ». Il comprend 75 constructions récurrentes, dont 50 ont été annotées. En somme, le « constructicon » est ici un inventaire construit par le linguiste, alors que chez Goldberg il s'agit du produit d'un travail d'abstraction à partir de l'expérience linguistique du locuteur.

langues, car elle permet de se passer d'une grille d'analyse exogène de nature à fausser les données⁷.

La Grammaire de Constructions d'Unification mérite quelques précisions au vu des développements qui vont suivre. Elle se raccroche aux travaux de Charles Fillmore et Paul Kay, en réaction aux courants qui se situaient à l'époque dans le sillage de la linguistique générative-transformationnelle. Kay (1995, p. 171) définit son approche comme étant « non modulaire, générative, non dérivationnelle, monostratale, et unifiée »⁸. Le double rejet de la modularité et de la dérivation au profit d'une non séparation de la forme et du sens se retrouve dans la plupart des grammaires de constructions. Celles-ci sont toutes non modulaires au sens où la « forme » (les phonèmes, les morphèmes, la composante syntaxique, etc.) n'est pas circonscrite à un module autonome du langage duquel on exclurait le « sens » ou la « fonction » qui constituerait un autre module. Par conséquent, une construction est monostratale au sens où elle ne se constitue pas par la projection *ad hoc* d'une strate formelle sur une composante fonctionnelle, encore moins par dérivation à partir d'une structure syntaxique dite « profonde » sur une structure « de surface ». Légitimée par l'usage, une séquence formelle (de phonèmes, de morphèmes, de mots) est ainsi associée empiriquement à des effets principalement sémantiques et pragmatiques qui émergent en discours. Une fois ce couplage empirique ratifié dans et par l'usage, il est conventionnellement établi⁹ comme construction. Il peut alors servir de trame procédurale dans la perception et l'organisation de la diversité linguistique¹⁰. Si la grammaire de constructions de Fillmore et Kay s'affranchit de l'hypothèse transformationnelle, elle maintient toutefois une orientation générative minimale au sens où elle cherche à faire état de généralisations linguistiques de manière économique et exhaustive. D'un côté la Grammaire de Constructions d'Unification est non minimaliste dans sa méthode car toute séquence ratifiée par l'usage est digne de figurer dans l'inventaire des constructions. De l'autre, elle rejette toute redondance dans sa formalisation. « Génératif » est donc à prendre au sens originel – et restreint – du terme (Chomsky, 1957). La générativité de cette grammaire de constructions se résume à rendre compte de toutes les phrases et expressions formalisables d'une langue donnée. Le « construit » n'est pas généré à partir d'une construction, il est ratifié (*licensed*) par le jeu de contraintes linguistiques propre à la construction. Il s'agit bien d'une approche fondée sur l'usage (usage-based), qui procède de l'empirie à la formalisation (approche de type « bottom-up ») et non inversement (approche de type « top-down »). La Grammaire de Constructions d'Unification se fonde donc sur une générativité à rebours¹¹.

L'autre spécificité de la Grammaire de Constructions d'Unification concerne son degré de formalisme¹². Comme nous l'avons vu plus haut, elle s'appuie sur une représentation monostratale.

⁷ On trouve une ambition similaire dans la « Role and Reference Grammar », qui est une ramification de la grammaire générative (Chomsky, 1981, 1995). La RFG se donne pour but de décrire la triple interface syntaxe/sémantique/pragmatique abstraction faite de la diversité des systèmes grammaticaux des langues. Pour ce faire, Van Valin (2005) s'appuie sur une méthode et des outils typologiques.

⁸ Nous traduisons.

⁹ Au sens de *entrenched* en linguistique cognitive.

¹⁰ L'idée qu'une construction puisse structurer la diversité du sensible n'est pas sans faire écho aux intuitions a priori (espace et temps) de la philosophie kantienne. Il n'y a rien d'étonnant quand on sait qu'en anglais *construction* dérive tout aussi bien du verbe *construct* (assembler, construire) que *construe* (percevoir de manière dynamique, interpréter). Pour plus de détails sur l'idée qu'une construction est le produit tout autant que la condition d'une représentation linguistique dynamique, nous renvoyons le lecteur à Desagulier (2007).

¹¹ Lorsqu'elle pose les bases de sa première grammaire de constructions, Goldberg fait aussi appel à l'idée de générativité, ce qui n'a rien d'étonnant car Fillmore a eu une influence comparable à celle de Lakoff dans l'élaboration de sa thèse : « Construction Grammar is generative in the sense that it tries to account for the infinite number of expressions that are allowed by the grammar while attempting to account for the fact that an infinite number of expressions are ruled out or disallowed » (1995, p. 7). Cette position a été régulièrement remise en cause par Langacker (1987, p. 63 ; 2009, p. 169) au motif qu'elle va à l'encontre du principe selon lequel une construction est ratifiée dans et par l'usage. Goldberg s'est depuis distanciée de l'idée de générativité au profit du principe dit de « motivation maximisée » en vertu de laquelle les langues tendent à exploiter au maximum les correspondances sémantiques entre constructions formellement semblables (Goldberg, 2006, p. 218).

¹² Il est en cela très proche de la grammaire d'unification *Head-Driven Phrase Structure Grammar* (Pollard et Sag, 1994). La différence majeure vient du fait que la Grammaire de Constructions d'Unification rejette la

Pour une construction donnée, la composante syntaxique est représentée sur un seul niveau et n'est en aucun cas dérivée par transformation à partir d'autres structures plus abstraites. À cette composante syntaxique s'ajoutent une composante sémantique (en lien avec la structure argumentale par exemple) ainsi qu'une composante pragmatique. Ces traits sont résumés dans le tableau 1 ci-dessous :

Domaine	Traits grammaticaux	Valeurs
syntactique	catégorie lexicale finitude fonction grammaticale	N, Adj, V, P... +/- sujet, objet, oblique...
sémantique	nombre définitude rôle sémantique	sing, duel, pluriel... +/- agent, patient, theme...
prosodique	constituant prosodique intonation accent	mot, groupe, clitique... contour montant, ... primaire, secondaire...
pragmatique	activation en discours registre	nulle/active/accessible soutenu, familier

Tableau 1. Traits grammaticaux et valeurs associées (tiré de Fried et Östman 2004, p. 30)

Ce tableau appelle deux commentaires. En premier lieu, la caractérisation de la composante pragmatique d'une construction en fonction de traits grammaticaux et de valeurs est non seulement minimale mais aussi difficilement exploitable car peu compatible avec la représentation atomique propre à la syntaxe, la sémantique ou la valence. Il en résulte un flottement dans la notation qui se vérifie à la lecture d'études de cas publiées à la suite de Kay et Fillmore (1999). Par exemple, lorsque Fried et Östman (2004, p. 49) décrivent la construction passive en anglais, l'information pragmatique figure de manière périphrastique (« proéminence discursive du résultat d'une action »), alors que l'information syntaxique s'exprime par des valeurs sous forme réductionniste (syn [cat V], [lex +], [voix passive]), de même que l'information de valence. L'information pragmatique (rassemblée sous l'étiquette « prag ») renferme, de manière périphérique, les conditions d'emplois de la construction tout aussi bien que des effets discursifs, mais laisse de côté le détail des mécanismes interprétatifs qu'engendre la construction. En second lieu, la sémantique et la pragmatique sont séparées en deux domaines distincts. Voilà qui semble aller à l'encontre du postulat selon lequel les grammaires de constructions maintiennent un continuum entre sémantique et pragmatique et non une stricte séparation¹³.

Tout en reconnaissant l'existence de phénomènes strictement contextuels et interactionnels, les grammaires de constructions s'astreignent à faire passer le maximum d'information pragmatique sous les fourches caudines de l'interface syntaxe-sémantique. C'est ainsi que des phénomènes linguistiques rattachés au champ traditionnel de la pragmatique tels que la sélection d'une structure informationnelle (Lambrecht, 1994), l'omission d'arguments (Goldberg, 2000, 2006) la présence obligatoire de compléments non argumentaux (Goldberg et Ackerman, 2001) ont été justifiés sous l'angle constructionnel. Quelles que soient les raisons qui justifient ou non une séparation (théorique ou empirique) de la sémantique et de la pragmatique, il n'en demeure pas moins que la composante

distinction entre lexique et règles, alors que HPSG la maintient (en vertu d'un fondement de la grammaire générative-transformationnelle). Les éléments du lexique se caractérisent par un système complexe de traits distinctifs spécifiant par exemple la catégorie, le nombre, la valence, etc. L'assemblage des items lexicaux au sein d'une structure syntaxique se fait quant à lui par un ensemble de règles.

¹³ Le principe de non-séparation entre sémantique et pragmatique est un point central en linguistique cognitive. Langacker revient fréquemment sur ce point, notamment lorsqu'il décrit l'opposition entre sens dictionnaire et sens encyclopédique. Il écrit : « The distinction between semantics and pragmatics (or between linguistic and extralinguistic knowledge) is largely artifactual, and the only viable conception of linguistic semantics is one that avoids such false dichotomies and is consequently **encyclopedic** in nature » (1987, p 154). Pour Levinson (1997, p. 19), affirmer qu'il existe un continuum entre la sémantique et la pragmatique revient à nier l'existence de cette dernière. Ce point a fait l'objet d'une controverse houleuse, à tel point que Langacker (2008, pp. 40-43) a adressé une réponse franche à l'attaque non moins franche de Levinson.

pragmatique des grammaires de constructions pose problème. Nous nous proposons d'y revenir en détail plus loin.

Nous concluons par une mise au point terminologique. La tradition américaine semble faire référence à un paradigme homogène à travers l'emploi d'un nom au singulier : *Construction Grammar*. À la lumière des remarques qui précèdent, nous pensons que l'homogénéité paradigmatique, n'est que partiellement vérifiée. Il y a toutefois lieu de parler d'une famille d'approches reliées historiquement (par le choix d'une même unité de base, le rejet du modularisme, la non séparation de la forme et du sens, etc.) C'est pourquoi nous pensons que l'emploi du pluriel s'impose : *construction grammars* (le recours aux majuscules n'est valable que si l'on fait référence à une théorie en particulier). Le passage de l'anglais au français pose un autre problème, car les constructions sont des assemblages bien concrets : la grammaire des locuteurs est structurée par maillage d'unités conventionnelles identifiées dans et par l'usage. Il y a lieu de mettre « constructions » au pluriel et de parler de *grammaires de constructions*.

2. La composante pragmatique des grammaires de constructions

En théorie, les différentes grammaires de constructions accordent à la pragmatique une place centrale. Dans les faits, on note un certain embarras face à la difficulté de formaliser cette composante dans la caractérisation des constructions. Cela est vraisemblablement dû à une l'acception hétérogène du terme « pragmatique » en fonction des courants, et d'autre part à privilégier l'inscription des grammaires de constructions dans le paradigme syntaxique suite à la remise en cause du modularisme par Fillmore et Kay dès la fin des années soixante (Fillmore, 1968). Priorité a donc été accordée à l'étude de la forme au détriment de considérations véritablement pragmatiques (c'est-à-dire non seulement contextuelles mais aussi interactionnelles).

2.1. La remise en cause de la distinction sémantique/pragmatique

Les grammaires de constructions sont dans une position intermédiaire dans la mesure où elles font le grand écart entre des théories qui privilégient l'étude de la syntaxe (grammaire générative, HPSG), et celles qui mettent l'accent sur les structures conceptuelles et fonctionnelles de la grammaire mentale (la linguistique cognitive lakovienne et langackerienne principalement). À ce titre il leur revient la difficile tâche de réunir dans un même modèle des considérations de forme et de sens. Sur ce point précis, la somme des travaux réalisés depuis trois décennies tend à prouver que le pari est tenu. Nous souhaitons montrer que cela s'est fait au prix de l'évacuation d'une certaine conception de la pragmatique.

La fin des années 80, et le début de la décennie 90 est une période clé pour les grammaires de constructions, qui passent du statut d'intuition linguistique à celui d'approche raisonnée et méthodologiquement unifiée des problèmes de compositionnalité. Jusqu'alors, les constructions sont reléguées au rang d'« épiphénomènes taxinomiques » par la linguistique générative : « within syntax, there are no rules for particular languages and no construction-specific principles » (Chomsky, 1991, p. 417). Fillmore, Kay et O'Connor (1988) s'appuient sur l'étude d'idiomes formels¹⁴ (ou idiotismes) de manière à montrer qu'il existe des phénomènes linguistiques qui ne se réduisent ni à la syntaxe (partant aux règles génératives) ni au lexique, mais se placent dans un continuum entre ces deux pôles. Parmi ces idiomes formels figure notamment la construction *let alone*, illustrée ci-dessous :

(1) *I barely got up in time to eat lunch, let alone cook breakfast.* (1988, p. 512)

La justification constructionnelle de la séquence <segment propositionnel 1 + *let alone* + segment propositionnel 2> fait appel à trois niveaux d'analyse : la syntaxe, la sémantique, la pragmatique. Syntactiquement, la conjonction *let alone* (≈ « à plus forte raison », « a fortiori ») coordonne deux segments propositionnels qui s'articulent tous deux autour de groupes verbaux prosodiquement proéminents (ici *eat lunch* et *cook breakfast*). D'un point de vue sémantique et fonctionnel, les deux propositions conjointes renvoient à deux activités contrastées sur une échelle de temps, sachant que la

¹⁴ A la suite des travaux de Makkai (1972), Fillmore et al (1988) proposent une typologie des formes idiomatiques. Ils identifient quatre couples définitoires : (a) encodage vs décodage, (b) grammatical vs extragrammatical, (c) substantif vs formel, (d) absence vs présence de pertinence pragmatique. Pour un exposé critique de cette typologie, voir Desagulier (2008).

seconde à une valeur emphatique plus grande que la première. Vu que le locuteur s'est levé en retard, il a eu très peu de temps pour déjeuner (ce qui suppose qu'il a pu rattraper son retard au cours de la matinée). Il a logiquement eu encore moins de temps pour préparer le petit-déjeuner car ce repas est situé trop près du lever et la probabilité pour que le retard puisse avoir été rattrapé à ce moment précis de la journée est moindre. Fillmore et al (1988) précisent que dans la majorité des cas la polarité du premier segment propositionnel est négative¹⁵, ce qui se vérifie aisément en corpus :

(2) *You can't be here, let alone have a campfire.* (Corpus of Contemporary American English).

Pour justifier le fonctionnement pragmatique de la construction *let alone* Fillmore et al. font appel à un modèle scalaire (1988, p. 534-537), dont nous présentons une version simplifiée. On pose A (*you/be here*) et B (*[you]/have a campfire*). La conjonction *let alone* implique que A est plus faible que B sur une échelle d'interdiction. Si A est rejeté à hauteur d'un certain degré sur cette échelle, alors B est rejeté à un degré supérieur¹⁶. Le même raisonnement s'applique à l'exemple (1). On pose A (*I/eat lunch*) et B (*I/cook breakfast*). Si A est rejeté à hauteur d'un certain degré sur l'échelle temporelle, B l'est à un degré supérieur. Cette étude de cas a permis de montrer que la non compositionnalité générée par le décalage forme-sens ouvre un espace dans lequel opère la pragmatique scalaire. Et Fillmore et al. de conclure :

It has seemed to us that a large part of a language user's competence is to be described as a repertory of clusters of information including, simultaneously, morphosyntactic patterns, semantic interpretation principles to which these are dedicated, and, in many cases, specific pragmatic functions in whose service they exist. (1988, p. 534).

Cette première génération des grammaires de constructions privilégie l'interface syntaxe-sémantique mais semble reléguer la pragmatique en position subalterne (sans toutefois en renier la pertinence). Cette tendance se confirme à la fin de la décennie suivante lorsque Kay et Fillmore (1999) consacrent un article à la construction *What's X doing Y* (ou WXDY)¹⁷ :

(3) *Waiter, what is this fly doing in my soup?*

Le locuteur, en position de juge, emploie cette construction pour exprimer au serveur son mécontentement vis-à-vis de la présence incongrue d'une mouche dans sa soupe. D'un point de vue formel, rien ne la distingue d'une question ouverte :

(4) Question : *What is Mike doing under the bed?*
Réponse : *He is fixing it.*

En (4), le verbe *do* renvoie à une action, et celle-ci est spécifiée dans la réponse. Parce que la construction WXDY exprime l'incongruité du locuteur en position de juge, elle n'appelle pas de réponse. (4) pourrait ainsi très bien s'appliquer dans un contexte différent. Si Mike est l'amant de la femme du locuteur, ce dernier exprime alors un jugement vis-à-vis de la présence incongrue de l'amant sous le lit :

(4') *What is Mike doing under the bed?!*

Une réponse est certes possible (*he's hiding*) mais contextuellement étrange, en décalage avec la prosodie. Nous pensons, qu'il est tout à fait possible de justifier le choix et l'emploi de la construction en termes inférentiels, sur le mode d'une pragmatique néo-gricéenne telle que la Théorie de la Pertinence (Sperber et Wilson, 1986/1995), dans laquelle la communication repose, entre autres choses, sur une reconnaissance mutuelle des intentions communicatives des participants. En simplifiant à l'extrême, l'emploi de la construction WXDY permettrait au locuteur de modifier l'environnement cognitif de l'allocutaire de manière à ce que ce dernier se représente l'état mental du premier. En vertu du principe de pertinence, l'allocutaire serait à même de sélectionner une partie des interprétations possibles (question ouverte vs. expression de l'incongruité) qui constituent son environnement cognitif. Ce n'est là qu'une des nombreuses possibilités d'analyse, que nous

¹⁵ La polarité négative peut être présente sous la forme d'un déterminant (*no* + GN), ou d'un élément lexical à sens négatif tel un verbe (*doubt*) ou un adverbe (*barely, seldom, never, etc.*)

¹⁶ Un parallèle peut être fait avec les échelles argumentatives de Ducrot (1980).

¹⁷ Voir également Lambrecht (1990) pour une étude de cas assez proche.

n'explorons pas plus avant. Kay et Fillmore, quant à eux, profilent leur étude de cas de manière à maximiser le recours à des mécanismes intra-constructionnels, notamment les schémas de valence complexes propres à WXDY et la fonction de *do*. Les remarques extra-constructionnelles se limitent à décrire comment WXDY est constituée à partir de constructions plus abstraites et n'abordent pas les effets discursifs. Ainsi définie, une construction est un nœud linguistique formé par des contraintes syntaxiques et sémantiques au croisement de considérations générales (les règles abstraites) et locales (l'idiosyncrasie des composants lexicaux de la construction). Sans préjuger de la validité de leur approche, on est en droit de constater que la dimension pragmatique des constructions a perdu sa pertinence propre chez Kay et Fillmore (1999). Kay (1995) le résume clairement dans un article de manuel de pragmatique :

Among current non-modular approaches to grammar, CG places great emphasis on the fact that probably any of the kinds of information that have been called 'pragmatic' by linguists may be conventionally associated with a particular linguistic form and therefore constitute part of a rule (construction) of a grammar.

Le postulat est le suivant : il existe un continuum entre les propriétés purement pragmatiques des constructions (c'est-à-dire entièrement dépendantes du contexte pour une situation donnée et analysables en termes néo-gricéens) et leurs propriétés sémantiques (reliées à la forme par convention et de manière non compositionnelle). Mais c'est bien la composante sémantique qui joue le rôle de pôle attracteur vis-à-vis de la composante pragmatique. En effet, lorsque des sens pragmatiques se conventionnalisent, ils perdent progressivement leur dépendance vis-à-vis d'un contexte donné et se « sémantisent » (Hopper et Traugott, 2003). C'est le principe de non modularité qui fait reposer la Grammaire de Constructions d'Unification sur une économie de moyens descriptifs. La pragmatique a sa place, mais n'intervient pas dans la motivation des constructions.

Fried et Östman reconnaissent que la Grammaire de Constructions d'unification repose sur une vision étroite de la pragmatique :

(...) pragmatic force and effect have been recognized primarily as conveyed through conventions of language, not in terms of conversational reasoning or socio-cultural constraints and possibilities. (2004, p. 24)

Le vide tend toutefois à se combler depuis peu avec l'émergence de travaux sur les propriétés discursives de certaines constructions telles que les « particules pragmatiques » (Fried et Östman, 2003, 2005). Mais en définitive, peu de publications majeures ont vu le jour¹⁸.

2.2. Motivation pragmatique des structures argumentales

L'optique de Goldberg (1995, 2006) est différente dans la mesure où elle cherche à se distinguer des autres branches des grammaires de constructions. Sans s'affranchir d'une exigence de description holistique des constructions, elle cherche néanmoins à les motiver. La motivation est l'un des grands principes de la linguistique cognitive. C'est l'une des raisons pour lesquelles Goldberg a récemment choisi d'appeler son approche *Cognitive Construction Grammar*¹⁹ (2006, p. 214). En théorie, l'interaction constitue un paramètre central dans la motivation des constructions (tant dans leur genèse que dans leur forme et leur fonctionnement). Dans un paragraphe dédié à la présentation de la Grammaire Cognitive de Constructions, Hilpert écrit :

There is evidence that many aspects of grammatical form emerge from the practice of actual conversation, in which speakers interact and convey meanings to each other. This does not endorse the claim that the primary function of language is the exchange of factual information. Rather, many conveyed meanings are purely social. The main idea is that interaction, for whatever purpose, shapes grammar. (2008, p. 15)

¹⁸ A l'heure où nous écrivons ces lignes, un ouvrage collectif est en préparation (Östman et Fried, à paraître). Il ne concerne toutefois que la Grammaire de Constructions fillmoreenne.

¹⁹ A ne pas confondre avec la vision constructionnelle de la Grammaire Cognitive (Langacker 1987). Langacker (2009) et Goldberg (2009) ont eu l'occasion de débattre sur les points communs mais aussi les différences entre leurs deux approches.

Rien n'est précisé cependant sur le type d'interaction auquel il est fait référence. C'est un point sur lequel il nous faudra revenir car il est d'importance au sens où l'interaction n'a de pertinence en linguistique cognitive qu'en ce qu'elle entretient des rapports constitutifs avec la cognition.

Dans les faits, l'interaction n'a que peu de place dans la motivation des constructions. Par contre, la composante pragmatique retrouve toute son importance chez Goldberg (2006, p. 183-204). Le neuvième chapitre de sa monographie la plus récente développe un thème déjà central dans son premier ouvrage (Goldberg, 1995), à savoir le lien entre positions syntaxiques et réalisations argumentales (*linking rules*). Goldberg prend position contre les thèses universalistes, parmi lesquelles figurent notamment Pinker (1991), Gleitman (1994), Dowty (1991) et Levin et Rappaport Hovav (1995). Elle soutient une thèse relativiste et fonctionnaliste :

What we find is that the « universals » are only tendencies, and each tendency is argued to be a result of general cognitive, pragmatic, or processing attributes of human cognition. (2006, p. 184).

Le but de Goldberg est de prouver que la structure argumentale des constructions n'est pas déterminée par des principes innés et universels²⁰. Au contraire, les règles reliant les positions syntaxiques à la structure argumentale d'une construction se fondent sur des facteurs relevant de l'usage. Ceux-ci sont principalement d'ordre phénoménologique, discursif et pragmatique. Ce sont ces facteurs qui font que la structure argumentale est acquise progressivement de manière inductive pendant l'enfance.

Après un rappel des règles de projection (*linking rules*) chez Pinker (1989), le chapitre propose une critique de Dowty (1991) sur la réalisation syntaxique des arguments, dont l'une des thèses se résume ainsi : dans le cadre d'une proposition simple à l'actif, s'il y a un sujet et un objet d'un côté, et un proto-agent et un proto-patient de l'autre, alors le rôle proto-agent est exprimé par le sujet, et le rôle proto-patient par l'objet. Goldberg y oppose l'argument schématique suivant : « (...) the observation that Actors and Undergoers tend to be expressed in prominent slots follows from general facts about human perception and attention » (2006, p. 186). Goldberg attaque une autre hypothèse selon laquelle le nombre de compléments tend à s'aligner de manière universelle sur le nombre d'arguments (Lidz, Gleitman et Gleitman, 2003). Une fois encore, cette vision radicale des projections de la syntaxe sur la sémantique est jugée intenable au prétexte qu'il existe de nombreuses exceptions (Goldberg 2006, p. 189). Par exemple, la construction passive en (5) atteste d'un seul complément GN pour deux participants, et donc deux arguments en anglais :

(5) *Pat was killed.* (1 complément GN : *Pat* ; 2 arguments : *Pat* et son assassin).

En (6), la construction à objet interne contient deux compléments GN explicites, mais ne renvoie qu'à un seul participant, et donc un seul argument :

(6) *Pat laughed a hearty laugh.* (1 complément GN : *Pat* et *a hearty laugh* ; 1 argument : *Pat*)

Parce que l'Hypothèse de Projection Isomorphique²¹ de Lidz et al. (2003) est trop extrême pour être validée pour toutes les langues, elle ne tient pas en l'état. Goldberg suggère de faire appel à des principes moins généraux, plus en phase avec l'empirie. Sur la base des principes gricéens de coopération, de pertinence et d'économie, elle formule deux principes présidant aux règles de projection regroupés sous l'étiquette *Pragmatic Mapping Generalizations* (Goldberg 2006, p. 190) :

(A) Les référents de GN exprimés linguistiquement sont considérés comme *pertinents* vis-à-vis du message transmis.

(B) Dans le cadre de la description d'un événement, tout participant sémantique *pertinent* et *non récupérable* en contexte doit être indiqué explicitement.

Ces principes de projections pragmatiques sont suffisamment généraux pour rendre compte de tendances fiables mais suffisamment souples pour prendre en compte des différences entre langues. (B) n'a en l'occurrence aucune valeur prédictive vis-à-vis des participants récupérables en contexte ou

²⁰ Goldberg soutient que si la structure argumentale dérive de règles universelles et non de mécanismes cognitifs généraux, on aboutit à un raisonnement contradictoire : ces structures doivent être apprises sans l'être. En d'autres termes, il manque un lien entre les règles innées et leur implémentation.

²¹ L'appellation est de Goldberg (*Isomorphic Mapping Hypothesis*).

non pertinents. Le fait est que, dans certaines langues, des participants récupérables contextuellement peuvent être omis en vertu de maximes de quantité (Grice, 1975 ; Horn, 1984²²) motivées en discours. Dans certaines constructions agentives, le Patient est fréquemment omis lorsque sa proéminence discursive est faible, notamment lorsque l'emphase est mise sur l'action (ou une partie de cette action) :

- (7) *Pat gave and gave but Chris just took and took.* (action répétée)
(8) *She picked up her carving knife and began to chop.* (focalisation)²³

Ce phénomène s'applique au français :

- (9) *La grippe A tue encore.* (focalisation affective)
(10) *Il lit.* [sous-entendu : il ne fait que ça] (répétition)

La structure argumentale d'une construction est ainsi très souvent soumise à des pressions pragmatiques, hors de portée des règles de projection universelles, qui n'admettent d'ailleurs ni variation, ni exceptions :

(...) all languages allow omitted arguments in certain constructions, even when they generally require all relevant arguments to be expressed. The existence of such constructions in these languages further motivates the claim that the underlying motivation for the expression of arguments is at root pragmatic. (Goldberg 2006, p. 196)

Les langues ne répercutent pas ces facteurs pragmatico-discursifs de la même manière au niveau de la structure argumentale. Goldberg fait écho aux théories fonctionnalistes lorsqu'elle souligne le fait suivant : l'ordre des mots, l'analogie, l'isomorphisme, l'iconicité ou l'omission d'arguments ne se réduisent aucunement à des règles minimales, radicales et universelles. Elles sont analysables en termes de tendances tributaires d'effets pragmatiques, sémantiques, et phénoménologiques. Rien n'est dit sur la manière dont la composante pragmatico-discursive doit être modélisée en Grammaire de Constructions Cognitive. Mais le fait est que cette composante tient une place centrale, ne serait-ce que parce qu'elle a un impact direct sur la structure argumentale.

Cet ensemble de motivations fonctionnalistes se rattache à l'orientation centrée sur l'usage qu'adoptent la plupart des grammaires de constructions affiliées à la linguistique cognitive. Des contraintes externes, liées à la manière dont est perçue une scène donnée mais aussi aux contraintes de la communication (notamment la recherche d'un ratio optimal entre la quantité de forme requise pour un effet de sens donné), vont se traduire au niveau intra-constructionnel par des choix de structure, principalement aux niveaux de la phonologie, de la prosodie, de la morphologie, du lexique et de la syntaxe. Nous regrettons que Goldberg n'ait pas poursuivi son exploration des motivations pragmatico-discursives de la structure argumentale des constructions. Nous pensons qu'il y a tout à fait la place dans la Grammaire de Constructions Cognitive pour une théorie de l'interaction en lien avec les projections forme/sens d'une part et la cognition de l'autre. Nous reviendrons sur ce point car il mérite à lui seul un développement approfondi.

2.3. Bilan

Quel que soit leur degré de formalisme ou leurs affiliations théoriques respectives, les grammaires de constructions ont recours à des motivations pragmatiques. Dans la Grammaire de Constructions d'Unification, le décalage entre forme et sens s'explique par un principe de non compositionnalité issu d'une pragmatique scalaire (cf. la construction WXDY). Chez Goldberg, des facteurs fonctionnels dérivés d'une pragmatique principalement gricéenne jouent un rôle clé dans la motivation de la structure argumentale. Autant il est difficile de reprocher à Fillmore et Kay de n'avoir pas poussé plus loin l'examen des contraintes extra-constructionnelles tant leur modélisation des constructions se veut formelle, autant on est surpris chez Goldberg de ne pas trouver de développement plus conséquent sur les mécanismes interactionnels qui participent de l'élaboration d'une structure argumentale. Une fois encore, c'est peut-être une conséquence indirecte du principe de non séparation entre sémantique et pragmatique. Dire que les constructions sont intégralement et uniformément réductibles à des

²² Goldberg (2006, p. 195) fait ici référence à la Maxime de Quantité gricéenne (ne pas dire plus que ce à quoi on est tenu) et à son corollaire dans la pragmatique scalaire de Horn (*R-based implicature*).

²³ Goldberg (2006, p. 196).

considérations interactionnelles²⁴ et plus généralement socio-pragmatiques serait faux²⁵. Mais alors que *Constructions at Work* marque un tournant acquisitionniste dans sa théorie, on est en droit d'attendre un exposé détaillé du jeu entre participants et de la manière par laquelle ce jeu conditionne de manière significative les projections symboliques entre forme et sens. L'interaction permet notamment d'expliquer pourquoi certaines constructions sont maîtrisées plus tard que d'autres, en particulier celles qui s'insèrent dans un acte de langage. Reconnaissons toutefois à Adele Goldberg d'avoir su toujours maintenir le lien entre théorie syntaxique et cognition. Les développements qui vont suivre visent à montrer que ce lien ne peut qu'être renforcé dès lors que l'on s'attache à prendre en compte l'influence de facteurs socio-pragmatiques sur les assemblages forme/sens.

3. Vers une socio-pragmatique des grammaires de constructions

Les paragraphes qui suivent proposent des pistes pour étendre le champ d'application des grammaires de constructions aux phénomènes socio-pragmatiques. L'enjeu est en apparence paradoxal puisque nous postulons que c'est en ayant recours à une pragmatique interactionnelle que les grammaires de constructions seront plus à même de réintégrer le cœur des préoccupations cognitivistes.

3.1. Grammaire, cognition et acte social de communication

Bien que faisant écho à la plupart des thèses fonctionnalistes, la linguistique cognitive, dont se réclament les grammaires de constructions dans leur ensemble²⁶, se singularise par des postulats qui lui sont propres. Deux d'entre eux sont particulièrement représentatifs car ils ont permis d'ouvrir la voie à une deuxième linguistique cognitive à la suite du générativisme (et contre lui) : a) le langage n'est pas une faculté cognitive autonome, b) par conséquent, la grammaire n'est pas un module isolé. La grammaire n'est pas distincte des structures conceptuelles en général²⁷. De là découle que la grammaire, en tant que produit et vecteur de conceptualisation, est tributaire de l'interprétation (*construal*) de la part du sujet parlant. La grammaire cognitive est dynamique au sens où les unités symboliques qui structurent la grammaire (les constructions) ne sont pas nécessairement figées, en dépit de l'indéniable stabilité que leur confère leur statut conventionnel. Les locuteurs peuvent, de façon contrainte et relativement inconsciente, altérer interprétativement la projection de la forme sur le sens, en fonction des exigences de la situation d'énonciation.

Dans une approche centrée sur l'usage, l'occurrence d'une forme donnée joue un grand rôle dans son enracinement en tant qu'unité grammaticale conventionnelle (Langacker, 1999, p. 93). Ainsi, plus cette forme est employée, plus elle a de chances d'être intégrée dans la représentation grammaticale du locuteur, partant de la communauté linguistique. Ce principe fonde la grammaire définie par Langacker en tant qu'« inventaire structuré d'unités linguistiques conventionnelles » (1987, p. 57). En écho à cette définition, Croft (2000, p. 99) voit en toute langue vivante un « système conventionnel de signes » utilisé dans l'acte social de communication²⁸. Chez lui, le concept de convention désigne la plateforme commune à une population de locuteurs donnée dans la résolution de problèmes de coordination issus de l'acte communicatif. Afin de communiquer, deux locuteurs (souvent plus) se doivent de trouver un terrain d'entente linguistique de nature conventionnelle. Une convention quelle qu'elle soit n'a de pertinence qu'en rapport à un groupe de locuteurs donnés (et vice versa), à savoir une communauté linguistique. Labov écrit : « La communauté linguistique se définit moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments du langage que par une participation

²⁴ L'inversion sujet/auxiliaire (Goldberg, 2006, chapitre 8) se prête effectivement plus à un traitement pragmatique traditionnel qu'à une analyse interactionnelle, surtout dans l'optique typologique du chapitre en question. Et sur cette étude de cas précise, la non séparation entre sémantique et pragmatique n'est peut-être pas aussi préjudiciable qu'ailleurs.

²⁵ Surtout si l'on pense, comme Goldberg (2003) que toute unité linguistique peut prétendre au statut de construction (par exemple les morphèmes inflexionnels).

²⁶ Exception faite des grammaires affiliées mais formelles de type HPSG ou LFG (*Lexical Functional Grammar*).

²⁷ Les structures conceptuelles regroupent tout ce qui concerne les phénomènes de catégorisation et de structuration des connaissances.

²⁸ Il faudrait plutôt parler d'acte social d'intention de communication tant la correspondance entre le contenu informationnel et le vecteur de ce contenu (les formes linguistiques) est loin d'être exacte. Nous nous appuyons sur la définition du sens proposée par Grice et rappelée par Croft (2000, p. 87) : « *A intended the utterance of x to produce some effect in an audience by means of the recognition of that intention* ».

conjointe à un ensemble de normes (1976, p. 187) ». Ces normes sont établies dans l'usage par les acteurs sociaux. L'acte communicatif ne saurait toutefois être réduit au seul respect d'une convention qui, à la réflexion, joue le rôle de pôle attracteur jamais atteint. L'interaction verbale est une activité qui requiert la coopération de la part des participants ainsi qu'un constant ajustement intersubjectif. Herbert Clark parle de *shared expertise* pour désigner cet ajustement, à mi-chemin entre compétence linguistique et compétence sociale.

Les grammaires de constructions dans leur ensemble ont eu tendance à laisser de côté la manière dont les perceptions sociales qui fondent l'action communicative des participants se reflètent sur l'interface forme/sens. C'est d'autant plus regrettable que le statut respectif des participants dans un échange donné n'est pas nécessairement figé. De nombreuses constructions permettent par exemple d'ouvrir un espace de négociation des statuts et rôles mutuels des participants. Plus généralement, nous souhaitons montrer que les constructions se situent au croisement de considérations interactionnelles et cognitives. Privilégier l'une de ces considérations au détriment de l'autre est préjudiciable car les perceptions sociales qui sous-tendent l'activité de langage (tant dans son versant interprétatif que dans son versant productif) se fondent à proportions égales sur des principes cognitifs généraux et des paramètres interactionnels.

3.2. Interaction et cognition

Le défaut de la linguistique cognitive ces dernières décennies est précisément de s'être affranchie de considérations socio-pragmatiques au risque de sortir du débat sur les rapports fondamentaux entre langage et cognition. Croft développe un argumentaire très proche lorsqu'il écrit :

(...) cognitive linguistics is in danger of construing itself too narrowly as an approach to *language* (...). This is not to say that the foundations of cognitive linguistics are invalid. (...) But they are incomplete. In particular (...) they are too solipsistic, that is, too much 'inside the head'. In order to be successful, cognitive linguistics must go 'outside the head' and incorporate a social-interactional perspective on the nature of language. (Croft, 2009, p. 395)

La linguistique cognitive aurait ainsi privilégié une vision solipsiste des rapports entre langage et cognition, s'attachant plus particulièrement à décrire la grammaire d'un locuteur idéalisé et isolé. Croft a le mérite de mettre les partisans d'une approche dite « centrée sur l'usage » (*usage-based approach*) face à leurs responsabilités. Si les structures internes de la grammaire mentale portent la marque de processus cognitifs (principalement perceptifs et interprétatifs), alors elle doit aussi intégrer la manière dont ces processus sont partagés, négociés et modifiés au sein de la communauté des locuteurs. C'est la raison pour laquelle Croft préconise de s'inspirer de travaux établissant des ponts entre la pragmatique, la sociolinguistique et la psychologie (Talmy Givón, Wallace Chafe²⁹, Michael Tomasello, Herbert H. Clark³⁰). L'article reprend les réflexions de Croft sur les changements linguistiques dans un cadre évolutionniste (Croft, 2000) et explore d'autres voies. Il s'inspire des travaux du philosophe Michael Bratman (Bratman, 1992, 1993, 1997) pour définir ce qu'est une « activité coopérative partagée » au sein d'une communauté (Croft, 2009, pp. 398-399) et propose ensuite d'élargir la communauté linguistique à la « communauté de pratiques », sur la base des travaux du sociologue Etienne Wenger (1998³¹). L'article de Croft replace ainsi les unités linguistiques dans une activité communicative qui s'insère à son tour dans une communauté de pratiques elle-même structurée par une implication mutuelle de la part des participants.

Sur la base de ce modèle macrosociologique, Croft propose ainsi de redéfinir les quatre piliers de la linguistique cognitive à la lumière de considérations sociales, ce que résume le tableau 2 :

²⁹ Croft propose un long développement sur l'expérience des « Pear Stories » (Chafe, 1980). Au milieu des années 1970 l'équipe de recherche de Wallace Chafe a conçu un film de six minutes en couleur et sans dialogues. Le scénario est très simple : un homme cueille des poires et les dépose dans un panier. Un jeune garçon à vélo passe à proximité et vole le panier. Le garçon poursuit sa route et rencontre d'autres enfants. Il se passe du temps avant que le cueilleur ne se rende compte du larcin. Le film est réalisé de manière susciter une description d'objets (connus ou inconnus), de lieux, de mouvements, de relations de causalités, etc. L'expérience des « Pear Stories » montre qu'une histoire très simple donne lieu à des descriptions linguistiquement très différentes en fonction de la langue choisie.

³⁰ Clark (1996).

³¹ Voir également <http://www.ewenger.com/theory/index.htm>

Fondements théoriques traditionnels de la linguistique cognitive	Modifications suggérées par Croft
(i) Les structures grammaticales et les processus mentaux sont des manifestations de capacités cognitives	(i') les structures grammaticales et les processus mentaux sont des manifestations de capacités socio-cognitives (action conjointe, coordination, convention)
(ii) la grammaire est symbolique et le sens est une composante essentielle de la grammaire	(ii') la grammaire constitue un triangle sémiotique : la forme, le sens, la communauté dans laquelle le sens est conventionnel
(iii) le sens est encyclopédique	(iii') le sens est partagé
(iv) le sens est construit sur la base d'une conceptualisation	(iv') le sens implique une conceptualisation indexée sur la communication

Tableau 2. Les fondements théoriques de la linguistique cognitive revus par Croft (2009)

La cognition en tant que faculté interprétative et conceptualisante est minorée au profit de considérations socio-pragmatiques. L'activité de langage ne se fonde plus sur l'établissement et l'échange de représentations individuelles pré-définies mais bien sur une activité conjointe et coopérative.

L'entreprise de redéfinition des principes fondamentaux de la linguistique cognitive par Croft (2009) est a priori transposable aux grammaires de constructions. Nous en voulons pour preuve deux récentes études de cas sur l'anglais : Wee et Ying Ying (2008) et Vandelanotte et Davidse (2009). Le premier de ces travaux porte sur la construction <so + marqueur temporel>, qui indique si une activité, une entité ou une valeur sociale sont passées de mode, représentatives de leur époque ou en avance sur leur temps :

- (11) *Podcasts are so last year.* (appréciation négative de la part du locuteur)
- (12) *So not today.* (idem mais de manière exclusive)
- (13) *Your designs are so tomorrow/next year/next century.* (appréciation positive)

Les auteurs tentent de relier l'analyse constructionnelle au contexte socio-culturel dans lequel <so + marqueur temporel> a émergé. Leur critique vis-à-vis des grammaires de constructions concerne, assez justement, les prétentions de l'approche centrée sur l'usage, accusée de privilégier la cognition au détriment de considérations contextuelles, interactionnelles et sociales.

Thus despite acknowledgements that recurrent human experiences play an influential role in the rise of specific constructions (Goldberg 1995: 5), the emphasis in construction grammar – even where a usage-based approach has been adopted – has so far been very much on cognitive correlates of language use. (Wee & Ying Ying, 2008, p. 2103)

De fait, l'étude de cas apporte clairement quelque chose de nouveau, du moins dans ses intentions de départ. Dans sa méthode, le bilan est plus mitigé, car s'il est vrai que les auteurs consacrent une part d'analyse exclusive à la composante pragmatique de la construction, les aspects socio-culturels demeurent quant à eux en dehors du modèle constructionnel. À vrai dire, on voit difficilement comment les pressions extérieures (progrès technologiques de plus en plus rapides, valeurs morales en mutation, etc.) peuvent laisser une marque sur la grammaire des locuteurs, et plus précisément sur les constructions. C'est regrettable car l'argumentaire finit par se perdre dans des considérations trop générales sur l'influence de la modernité sur la fréquence et le rythme des changements linguistiques.

Vandelanotte et Davidse (2009) établissent de façon beaucoup plus convaincante un lien entre syntaxe, cognition et interaction dans leur étude sur *be like*, *be all* et *go* en tant qu'introducteurs de discours rapporté :

- (14) (...) *and I'm like How does that look nice on you I'd never wear it.*
- (15) *And she was all, « Um, yah I know, but there's going to be wine there. »*
- (16) *I went that's nice, and they were going erm er yeah down to the bare, bare essentials.*³²

³² Vandelanotte et Davidse (2009, p. 778).

Les auteurs cherchent à dépasser le cadre strict de l'analyse sociolinguistique (qui s'intéresse exclusivement à la genèse et la diffusion de ces introducteurs de discours) de manière à montrer la cohérence syntaxique et fonctionnelle de l'ensemble <be like/be all/go + complément propositionnel>. Dans un premier temps, Vandelanotte et Davidse s'appuient sur la Grammaire Cognitive de Langacker pour proposer une segmentation originale : contrairement à ce qui est communément accepté, la proposition contenant les propos rapportés n'est pas complément du verbe mais bien de l'ensemble de la principale (S + be like/be all/go). À cette interdépendance propositionnelle s'ajoute une dépendance conceptuelle. Du point de vue de la Grammaire Cognitive, un schéma transitif de type $S_{Agent} V O_{Patient}$ suppose un transfert d'énergie depuis l'agent vers le patient dans le procès dénoté par le verbe. Lorsque le complément est propositionnel, ce dernier apparaît comme étant manipulé, évalué ou commenté. La structure transitive crée donc un effet de réification conceptuelle.

(17) *He said : « Don't do that ! »*

<He said> ne permet pas véritablement de déduire l'attitude du locuteur vis-à-vis du contenu de la proposition rapportée. Par contraste, *be like*, *be all* et *go* permettent une réinterprétation au présent d'une scène révolue. Le complément propositionnel peut ainsi très bien exprimer une pensée, un commentaire, une critique sur une scène révolue. Il n'est en aucun cas limité à l'expression de paroles rapportées verbatim. Ainsi, l'exemple (18) peut très bien n'être qu'une restitution très approximative des paroles effectivement prononcées par le sujet parlant *he* dans le passé :

(18) *He was like « Don't do that ! »*

On est ici à mi-chemin entre du discours rapporté et une imitation à valeur de jugement (on perçoit par exemple une attitude moqueuse) de la part du locuteur. L'effet obtenu n'est pas seulement pragmatique : il est socio-pragmatique. La construction ne révèle tout son sens qu'eu égard aux coordonnées de l'interaction passée entre le locuteur et la personne dont les propos sont rapportés. La frontière entre locuteur rapporteur et locuteur rapporté est délibérément plus floue que dans une construction classique comme en (17).

Loin d'être un obstacle dans l'accès à la cognition, l'analyse socio-pragmatique et interactionnelle joue au contraire le rôle de révélateur pour peu que l'on adopte une perspective plus locale dans l'examen des constructions. Le jeu à l'œuvre à l'exemple (18) a une dimension cognitive dans la mesure où la construction repose sur une réification conceptuelle de la scène rejouée.

3.3. Interaction et structure argumentale

À la lumière des paragraphes précédents, nous souhaitons confirmer deux points : a) les constructions nous amènent fréquemment à reconsidérer le statut rigide de la dyade locuteur/allocutaire ; b) la construction du sens est une action collaborative. Pour cela, nous choisissons de revenir sur deux principes récurrents et liés, qui font l'objet d'un développement chez Goldberg (2006, p. 197-198) : l'économie et la fréquence.

Haspelmath (1999) s'appuie sur ces deux principes pour motiver l'effacement coréférentiel dans la construction équi-sujet observé dans 31 langues de 19 familles différentes³³. En anglais ce phénomène linguistique est à l'œuvre avec certains verbes courants tels que *want* :

(19) *I_i want Ø_i to talk.*

(20) *I_i want him_j to talk.*

Notons que la règle d'effacement est également à l'œuvre en français, même si en cas de non coréférentialité, une modification syntaxique s'impose :

(21) *Je_i veux Ø_i parler.*

(22) *Je_i veux que tu_j parles.*

(22') **Je_i veux que je_i parle.*

Sans attribuer à la règle d'effacement un pouvoir prédictif, Haspelmath soutient qu'elle est à même de fournir une motivation générale applicable à un ensemble représentatif de langues. Ainsi, le sujet coréférentiel de la proposition complétive est omis parce qu'il est statistiquement prévisible. À cela

³³ En arabe littéraire ainsi qu'en grec moderne, l'effacement n'a pas lieu.

s'ajoute le fait qu'il est peut-être plus fréquent pour un locuteur de parler de ses propres désirs d'actions que de ceux des autres³⁴. Cette motivation trouve toutefois ses limites lorsqu'un locuteur se permet une intrusion dans la volonté d'autrui. En anglais, le verbe *want* rend cette intrusion possible :

(23) *You, don't want Ø_j to be talking to me right now.*

La traduction verbatim en français est quasiment impossible avec un effet pragmatique identique (*?tu ne veux pas me parler*³⁵). Sans se perdre dans un argumentaire culturaliste, il apparaît qu'avec un verbe de volition en français l'intrusion est plus complexe à réaliser syntaxiquement, partant moins discrète sur le plan interactionnel. Si l'on applique le raisonnement suggéré par Goldberg (2006, p. 189) à l'exemple (23), nous avons deux participants sémantiques impliqués dans la scène en question, à savoir le locuteur (qui adresse un avertissement sur le mode du conseil) et l'allocutaire (qui fait l'objet dudit avertissement). Sur ces deux arguments potentiels, un seul est exprimé sous la forme d'un complément de rang 0 (le sujet *you*). L'argument correspondant au rôle « donneur de conseil/émetteur de l'avertissement » est omis. A priori cela n'a rien de surprenant car aucune règle n'impose à l'auteur d'un acte de langage directif³⁶ d'apparaître explicitement dans la syntaxe. Il faut toutefois noter que *want* apparaît ici dans une construction particulière : le locuteur présente sur le mode assertif les désirs de l'allocutaire. Pourtant cette structure assertive renvoie conventionnellement à une intention déontique. En fonction du degré de contrainte voulu par le locuteur, la construction directive en *you want* ira du simple conseil amical à l'expression d'un avertissement (Desagulier, 2005). L'effet pragmatique est le suivant : le locuteur présente à l'allocutaire une situation qu'il estime désirable et qui mérite d'être suivie. En somme, le locuteur évoque la volonté d'agir de l'allocutaire à la place de ce dernier et trace la voie à suivre. Parallèlement, l'allocutaire est en droit de se sentir moins contraint à agir car la structure argumentale *you want to* n'empiète pas explicitement sur son libre arbitre, pas plus qu'elle ne fait apparaître la source déontique (le locuteur *I*). Cette contrainte de projection sur la structure argumentale s'ajoute à la règle d'effacement équi-sujet logiquement à l'œuvre dans la complétive décrite plus haut.

On ne prend la pleine mesure de l'effet pragmatique à l'œuvre ici qu'en ayant à l'esprit le détail des coordonnées interactionnelles de l'échange. C'est précisément ce qui manque chez Haspelmath (1999) et ce qui échappe aux *Pragmatic Mapping Generalizations* chez Goldberg (2006). Parmi ces coordonnées figurent notamment le type de relation qu'entretiennent le locuteur et son allocutaire (le locuteur est-il en mesure de contraindre l'allocutaire à agir d'une certaine façon ? en a-t-il la légitimité physique ou sociale ?), le cadre de l'échange (institutionnel ou privé), le lieu et le moment de l'interaction. Lorsque le locuteur empiète sur la sphère volitionnelle de l'allocutaire, il invite naturellement ce dernier à prendre position sur la projection d'un état de fait dont il pourrait lui-même être l'auteur.

4. Conclusion

Cet article s'est donné pour but de faire le bilan de la place accordée à la pragmatique dans les grammaires de constructions. Présente dès l'origine (sous forme de raisonnements scalaires ou liés aux implicatures), cette composante n'a jamais véritablement disparu. Elle n'est cependant jamais radicalement distinguée de la sémantique, en vertu d'un principe cher à la linguistique cognitive. Il est vrai que dans ce paradigme, les unités linguistiques sont symboliques : elles ont pour fonction de déclencher des représentations conceptuelles et non de renvoyer à des catégories objectives. Le sens ne dérive pas de principes abstraits et n'a pas vraiment de pertinence lorsqu'il est appréhendé hors-contexte. Il s'inscrit au contraire dans un réseau de représentations culturellement situées. Ces représentations mentales stabilisées sont au cœur des constructions³⁷. Le sens n'est donc pas réductible à un sous-système spécialisé de la compétence linguistique mais relève au contraire d'une capacité

³⁴ Dixit Goldberg. Nous notons que cette affirmation est risquée.

³⁵ Nous proposons la traduction idiomatique suivante : *Je te conseille de ne pas de me parler maintenant*. Un relecteur suggère la traduction linguistique suivante : *tu ne prétends pas me parler*. Même si cette traduction est possible, elle provoque toutefois un léger glissement de sens par rapport au sémantisme de base de *want*.

³⁶ En règle générale, à l'impératif, l'auteur de l'acte de langage tout comme le participant ciblé n'apparaissent pas dans la syntaxe (*Get out! Sors d'ici !*). Les ordres émis dans un registre familier (*tu te tais ! you shut up !*) ainsi que les constructions datives (*donne-moi ça !*) ont tendance à faire apparaître l'un ou l'autre participant.

³⁷ Ce point a été particulièrement développé dans la Sémantique des Cadres (Fillmore, 1982).

cognitive générale structurée par l'expérience. Ainsi définie, la sémantique est très proche de la pragmatique traditionnelle (qui prend en compte le sens en regard du contexte). Il faut reconnaître que cette non-distinction a permis à la Grammaire de Constructions d'Unification de dépasser les apories d'une approche formaliste limitée dans ses applications par la croyance en des correspondances forme/sens prévisibles et d'inscrire dès le départ les constructions comme unités fondamentales dans l'étude des liens entre langage et cognition.

Mais la non-séparation de la sémantique et de la pragmatique a aussi ses inconvénients car elle a peut-être amené les linguistes à prendre à la légère l'approche centrée sur l'usage, selon laquelle la grammaire porte les traces de l'expérience des locuteurs. La compétence pragmatique ne se laisse peut-être pas si facilement réduire à des réseaux d'associations symboliques contextualisées. Tout comme le sens, la pragmatique ne dérive pas directement de la forme. Mais elle a ceci de plus qu'elle est en prise avec des facteurs contextuels externes au langage, liés notamment à l'interaction des locuteurs au sein de communautés de pratiques. Trop rapidement recouverte par des considérations de sens, la pragmatique dépasse du cadre finalement trop étroit qu'on lui a trop rapidement assigné. Ça et là des études de cas émergent pour en faire valoir la spécificité, mais il manque les outils théoriques pour l'appréhender à sa juste valeur.

Croft (2009) fait figure d'exception lorsqu'il rappelle aux linguistes cognitivistes que le débat sur la cognition ne se limite pas à l'examen des structures conceptuelles de la langue mais intègre des considérations sociales, précisément pour maintenir un accès privilégié à la cognition. Nous ajoutons à ce recadrage bienvenu que les communautés de pratiques, dans lesquelles se jouent des activités conjointes de coopération, font interagir des individus dont les rôles et les statuts sont loin d'être préalablement définis. L'article de Croft est trop récent pour avoir des répercussions en termes de publications au moment où nous écrivons, mais nous avons fait état d'études de cas récentes qui tendent à montrer que le développement de la socio-pragmatique des constructions est en marche. Des travaux influents en sociologie et en anthropologie linguistique font depuis de nombreuses années le lien entre analyse microlinguistique, interaction et cognition en rapport avec des thématiques récurrentes en grammaires de constructions³⁸. Peut-être celles-ci auraient-elles à bénéficier d'un principe de non-séparation entre fait linguistique et fait social.

Bibliographie

- BERGEN, B. ET N. CHANG. (2005). Embodied Construction Grammar in Simulation-Based Language Understanding. In J.-O. Östman and M. Fried (eds.). *Construction Grammars: Cognitive Grounding and Theoretical Extensions*, 147-190. Amsterdam, John Benjamins.
- BRATMAN, M. (1992). Shared cooperative activity. *The Philosophical Review*, 101, 327-341.
- BRATMAN, M. (1993). *Shared intention*. *Ethics*, 104, 97-113.
- BRATMAN, M. (1997). I intend that we. In G. Holmström-Hintikka et R. Tuomela (éds), *Contemporary Action Theory*, II, 49-63. Dordrecht : Kluwer.
- CHAFE, W. (1980). *The Pear Stories*. New York : Ablex.
- CHOMSKY, N. (1957). *Syntactic structures*. 's-Gravenhage : Mouton en Co.
- CHOMSKY, N. (1981). *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht : Foris Publications.
- CHOMSKY, N. (1991). Some notes on economy of derivation and representation. In Robert Freidin (ed.), *Principles and Parameters in Comparative Grammar*, Current Studies in Linguistics, 20, 417-54. Cambridge : MIT Press.
- CHOMSKY, N. (1995). *The Minimalist Program*. Cambridge: MIT Press.
- CLARK, H.H. (1996). *Using Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Corpus of Contemporary American English. <http://www.americancorpus.org/>
- CROFT, W. (2000). *Explaining Language Change : an Evolutionary Approach*. Harlow : Longman.
- CROFT, W. (2009). Toward a social cognitive linguistics. In Evans, V. et S. Pourcel (éds), *New Directions in Cognitive Linguistics*, .), 395-420. Amsterdam : John Benjamins.
- CROFT, W. et D.A. CRUSE. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.

³⁸ Les rapports entre locuteur et allocutaire bénéficient d'un traitement détaillé chez Goffman (1981) ou chez Goodwin (1981), et le statut de l'agent chez Duranti (2004).

- DESAGULIER, G. (2005). Grammatical blending and the conceptualization of complex cases of interpretational overlap: the case of *want to/wanna*, in *Annual Review of Cognitive Linguistics*, vol. 3, 22-40. Amsterdam : John Benjamins.
- DESAGULIER, G. (2007). Figures et forces en linguistique cognitive :pour une redéfinition du concept de représentation dans une Grammaire de Constructions Floue. *TLE 24* (Théorie, Littérature, Enseignement), 95-113. Saint Denis : Presses Universitaires de Vincennes.
- DESAGULIER, G. (2008). Quelques remarques sur l'origine des grammaires de constructions et le statut des représentations en linguistique. Compte rendu d'intervention au séminaire du Programme Interdisciplinaire de Recherche "Anthropologie et Linguistique", Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00202008/fr/>
- DUCROT, O. (1980). *Les échelles argumentatives*. Paris : Editions de Minuit.
- DURANTI, A. (2004). Agency in language. In Duranti, A. (éd.), *A Companion to Linguistic Anthropology*, 451-473. Malden :Blackwell.
- DOWTY, D. (1991). Thematic proto-roles and argument selection. *Language*, 67, 547-619.
- FILLMORE, C.J. (1968). The Case for Case. In Bach and Harms (eds.): *Universals in Linguistic Theory*, 1-88. New York : Holt, Rinehart, and Winston.
- FILLMORE, C.J. (1982). Frame semantics. In *Linguistics in the Morning Calm*, 111-137. Seoul, Hanshin Publishing Co.
- FILLMORE, C.J. et B.T. Atkins (1992). Toward a frame-based lexicon: the semantics of RISK and its neighbors. In A. Lehrer and E. F. Kittay (eds), *Frames, Fields and Contrasts*, 75–102. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- FILLMORE, C.J., P. KAY, and M.C. O'CONNOR. (1988). Regularity and idiomaticity in grammatical constructions: The case of *Let alone*, *Language*, 64, 501-538.
- FRIED, M. & J.O. ÖSTMAN. (2003). The explicit and the implicit in the Suasion Frame. In E. Hajičová, A. Kotěšovcová et J. Mírovský (Eds.), *Proceedings of CIL17*, 1-22. CD-ROM, Matfyzpress, Prague, MFF UK.
- FRIED, M. & J.O. ÖSTMAN. (2004). A thumbnail sketch of Construction Grammar. In Fried, M. et J.O. Östman (eds.), *Construction Grammar in a Cross-Language Perspective*, 11-86. Amsterdam : John Benjamins.
- FRIED, M. & J.O. ÖSTMAN. (2005). Construction Grammar and spoken language: The case of pragmatic particles. *Journal of Pragmatics*, 37, 11, 1752-1778.
- GLEITMAN, L. (1994). The structural sources of verb meanings. In P. Bloom (ed.), *Language Acquisition: Core Readings*, 174-221. Cambridge, MIT Press.
- GOFFMAN, E. (1981). Footing. *Forms of Talk*. Philadelphie :University of Pennsylvania Press.
- GOLDBERG, A. (1995). *Constructions: A construction grammar approach to argument structure*. Chicago : University of Chicago Press.
- GOLDBERG, A. (2003). Constructions: a new theoretical approach to language. *Trends in Cognitive Sciences* 7, 5, 219-224.
- GOLDBERG, A. (2006). *Constructions at work. The Nature of Generalization in Language*. Oxford : Oxford University Press.
- GOLDBERG, A. (2009). Constructions work. *Cognitive Linguistics* 20, 1, 201-224.
- GOLDBERG, A. et F. ACKERMAN. (2001). The Pragmatics of Obligatory Adjuncts. *Language* 77, 4, 798-814.
- GOLDBERG, A. et R. JACKENDOFF. (2004). The English resulative as a family of constructions. *Language* 80, 3, 532-568.
- GOODWIN, C. (1981). *Conversational Organization: Interaction between Speakers and Hearers*. New York : Academic Press.
- GOODWIN, C. (1995). Co-constructing Meaning in Conversations with an Aphasic Man. *Research on Language and Social Interaction* 28, 3, 233-260.
- GRICE, H. P. (1975). Logic and conversation. In Cole, P. et J.L. Morgan, *Syntax and Semantics, Vol. 3: Speech Acts*, 41-58. New York : Academic Press.
- HASPELMATH, M. (1999). On the cross-linguistic distribution of same-subject and different-subject complement clauses: economic vs. iconic motivation. Communication présentée à International Cognitive Linguistics Association, Stockholm.

- HILPERT, M. (2008). *Germanic Future Constructions. A Usage-Based Approach to Language Change*. Amsterdam : John Benjamins.
- HOPPER, P. J. et E. C. TRAUGOTT. (2003). *Grammaticalization*. 2^e édition. Cambridge : Cambridge University Press.
- HORN, L. (1984). Towards a new taxonomy for pragmatic inference : Q- and R-based implicature. In Schiffrin D. (ed.), *Meaning, Form, and Use in Context*, 11-42. Washington : Georgetown University Press.
- KAPLAN, F. (2002). Construction sociale du sens. In Guillot, A. and Daucé, E. *Approche dynamique de la cognition artificielle*, 201-217, Paris : Hermès Science Publications.
- KAY, P. (1995). Construction Grammar. In: J. Verschueren, J.-O. Östman, & J. Blommaert (Eds), *Handbook of Pragmatics. Manual*, 171-177. Amsterdam : Benjamins. Accessible en ligne à l'adresse suivante: http://www.icsi.berkeley.edu/~kay/bcg/cg_define.html.
- KAY, P., and C.J. FILLMORE. (1999). Grammatical constructions and linguistic generalizations: The *What's X doing Y?* construction. *Language*, 75, 1-33.
- LAKOFF, G. (1977). Linguistic Gestalts, in Beach, W.A. et al (eds.), *Papers from the 13th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 236-287, Chicago : University of Chicago.
- LAKOFF, G. (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things : What categories reveal about the mind*. Chicago: University of Chicago Press.
- LAMBRECHT, K. (1990). What, me worry? – ‘Mad Magazine sentences’ revisited. *Berkeley Linguistics Society*, 16, 215-228.
- LAMBRECHT, K. (1994). *Information Structure and Sentence Form*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LANGACKER, R. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar* (vol. 1 : Theoretical Prerequisites). Stanford, CA : Stanford University Press.
- LANGACKER, R. (1991). *Foundations of Cognitive Grammar* (vol. 2 : Descriptive Application). Stanford, CA : Stanford University Press.
- LANGACKER, R. (1999). *Grammar and Conceptualization*. Berlin and New York : Mouton de Gruyter.
- LANGACKER, R. (2008). *Cognitive Grammar: A Basic Introduction*. New York : Oxford University Press.
- LANGACKER, R. (2009). Cognitive (Construction) Grammar. *Cognitive Linguistics* 20, 1, 167-176.
- LEGALLOIS, D. et J. FRANCOIS (éds). (2006). *Autour des grammaires de construction et de patterns*. Cahier du CRISCO n° 21.
- LEGALLOIS, D. et P. GREA. (2006). Chapitre I – La Grammaire de Construction. In D. Legallois & J. François (éds), *Autour des grammaires de construction et de patterns*, Cahier du CRISCO n° 21, 5-27.
- LEVINSON, S.C. (1997). From outer to inner space: linguistic categories and non-linguistic thinking. In J. Nuyts et E. Pederson (éds), *Language and Conceptualization*, 13-45. Language, Culture and Cognition 1. Cambridge : Cambridge University Press.
- LEVIN, B. et M. HOVAV RAPPAPORT. (1995). *Unaccusativity in the Syntax-Lexical Semantics Interface*. Cambridge : MIT Press.
- LIDZ, J. H. GLEITMAN et L. GLEITMAN. (2003). Understanding how input matters: verb learning and the footprint of universal grammar. *Cognition*, 87, 151-178.
- MAKKAI, A. (1972). *Idiom Structure in English*. La Haye : Mouton.
- MICHAELIS L.A., et K. LAMBRECHT. (1996). Toward a construction-based theory of language function : The case of nominal extraposition. *Language*, 72, 215-247.
- ÖSTMAN, J.O. et M. FRIED. à paraître. *Pragmatics in Construction Grammar and Frame Semantics*. Amsterdam: Benjamins.
- PINKER, S. (1991). *Learnability and Cognition: The Acquisition of Argument Structure*. Cambridge : MIT Press.
- POLLARD, C., et I. A. SAG. (1994). *Head-driven phrase structure grammar*. Chicago : University of Chicago Press.
- SPERBER, D., et D. WILSON. (1986/1995). *Relevance : Communication and Cognition*. 2^e édition. Oxford : Blackwell.

- STEELES, L. et J. DE BEULE. (2006). A (very) brief Introduction to Fluid Construction Grammar. Third International Workshop on Scalable Natural Language Understanding (ScaNaLU 2006). <http://134.184.26.10/~joachim/>.
- VANDELANOTTE, L., and K. DAVIDSE, (2009). The emergence and structure of *be like* and related quotatives : A constructional account. *Cognitive Linguistics*, 20, 777–807.
- VAN VALIN, R.D. (2005). *Exploring the Syntax-Semantics Interface*. Cambridge : Cambridge University Press.
- VICTORRI, B. et C. FUCHS. (1996). *La polysémie, construction dynamique du sens*. Paris : Hermès.
- WEE, L., et T. YING YING, (2008). *That's so last year!* Constructions in a socio-cultural context. *Journal of Pragmatics*, 40, 2100-2113.
- WENGER, E. (1998). Communities of Practice: Learning as a Social System. *The Systems Thinker*, 9, 5. <http://www.thesystemsthinker.com>